

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

| | | | | | |
|--------------------------|--------------------------|--------------------------|--------------------------|-------------------------------------|--------------------------|
| 10X | 14X | 18X | 22X | 26X | 30X |
| <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input checked="" type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> |
| 12X | 16X | 20X | 24X | 28X | 32X |

LA SEMAINE

REVUE RELIGIEUSE, PEDAGOGIQUE, LITTERAIRE ET SCIENTIFIQUE.

Rédacteurs : C. J. L.-LAFRANCE, NORBERT THIBAUT et JOS. LÉTOURNEAU.

Vol. I

SAMEDI, 22 OCTOBRE 1864.

No. 43.

CORRESPONDANCE.

Messieurs les Rédacteurs,

J'ai lu les derniers numéros de la *Semaine* avec l'empressement que je mets ordinairement à lire tout ce qui touche la grande question de l'enseignement.

Vos réponses aux diverses objections que je vous ai posées, m'ont plu ; je comprends que le sort de l'instituteur n'est pas encore très-enviable et qu'il reste encore beaucoup de réformes à opérer pour le placer sur un pied qui lui fasse trouver son état supportable. Espérons avec tous les vrais amis de l'éducation que les choses s'amélioreront graduellement et qu'avec une bonne administration des affaires scolaires, il viendra un temps où les instituteurs trouveront dans leur état une position honorable et qui leur procurera une respectable aisance.

Je vous félicite cordialement sur la manière dont vous avez reçu mes remarques, et je concours pleinement dans votre opinion : que la discussion des grandes questions doit être libre, faite sans passion et avec sincérité, et que la discussion, conduite ainsi, fait sortir la vérité et sert les intérêts d'une cause.

Je profiterai donc de l'invitation que vous me faites de continuer à vous adresser mes observations, et je le ferai avec d'autant plus de plaisir et de liberté que, sachant que je les adresse à des hommes que l'intérêt de l'éducation seul fait agir et se sacrifier, elles seront, j'en suis convaincu, reçues en bonne part.

Je m'étais proposé de vous écrire une longue dissertation sur plusieurs de vos articles ; mais voilà que des occupations qui se sont accumulées pendant une absence que j'ai dû faire, me forcent à différer l'exécution de mon projet. Cependant, je ne puis retarder à vous faire part de certaines remarques qui m'ont été faites dans le cours de mon récent voyage, par des personnes hautement respectables et dont l'opinion, à mes yeux, fait presque loi sur les questions d'éducation.

Ces personnes vous regardent donc comme bien téméraires de critiquer comme vous le faites l'administration des affaires d'éducation, la manière dont MM. les inspecteurs d'école s'acquittent de leurs devoirs, et ne voient

dans les rédacteurs de la *Semaine* que de **MODESTES FATS** qui se croient en droit de trouver à redire sur tout et d'indiquer à leurs supérieurs ce qu'ils doivent faire et les réformes qu'ils doivent suggérer.

De plus, ces messieurs regardent votre feuille comme établie dans le but évident de nuire au *Journal de l'Instruction publique*, fondé par le gouvernement, et rédigé avec un rare talent par M. le Surintendant de l'Éducation lui-même.

Je vous avoue en terminant que, sans partager leur manière de voir sur vos actes et votre but, je vous verrais avec plaisir donner quelques explications sur ce sujet.

UN AMI.

Québec, 11 octobre 1864.

En publiant la seconde lettre de notre respectable Ami et correspondant, nous l'accompagnons des explications qu'il désire aux remarques que certaines personnes, peut-être plus zélées qu'éclairées, en fait d'éducation, lui ont faites.

Les personnes qui trouvent dans notre feuille une critique contre les actes du Surintendant, sont pourvues d'une forte dose de parti-pris de tout blâmer et de trouver à redire contre tout ce qui émane de l'instituteur.

Notre intention n'a jamais été de blâmer l'honorable Surintendant de l'Éducation, en qui nous reconnaissons une haute aptitude et un zèle éprouvé pour tout ce qui se rattache à l'éducation, et surtout au sort de l'instituteur, pour lequel il travaille avec ardeur, constance et énergie.

Il y a certainement des **défectuosités** dans notre système d'instruction publique, beaucoup de réformes à opérer, des injustices commises, mais loin de nous la pensée de vouloir en rejeter tout le blâme sur le Surintendant de l'Éducation. Nous croyons au contraire qu'il désire les réformes de toute son âme, et qu'il travaille avec énergie à les opérer ; nous sommes convaincus que lorsqu'une injustice est commise, il fait tout en son pouvoir pour la réparer. Les devoirs de sa charge sont si nombreux, il a tant de choses à surveiller, tant de rapports divers à examiner, qu'il n'est pas étonnant que beau-

coup d'abus se glissent, qu'un grand nombre d'injustices soient commises, et que des réformes nombreuses et vivement désirées se fassent encore attendre.

C'est ce qui prouve l'utilité, sinon la nécessité de la publication d'une feuille telle que la *Semaine*, dans laquelle les hommes intéressés au bon fonctionnement de notre système d'éducation, indiquent sans esprit de parti ce qui doit être fait et les réformes à effectuer, et font connaître la vérité là où elle est cachée.

Les personnes donc qui croient que l'hon. Surintendant de l'Éducation a droit de regarder notre journal d'un mauvais œil, se trompent fort; ce sont des personnes trop officieuses et qui, douées d'un esprit égoïste, despotique et hautain, jugent les autres d'après elles-mêmes. Nous n'avons pas voulu et nous ne voulons pas faire une opposition systématique aux efforts que fait M. Chauveau pour avancer les progrès de l'éducation; nous voulons au contraire lui fournir l'aide de notre faible expérience, lui faire connaître ce que souffrent nos confrères et indiquer les abus nombreux qui peuvent passer inaperçus à ses yeux.

Exposer que telle et telle chose ne devrait pas être, que telle et telle autre serait préférable, ne peut être regardé par des hommes à esprit droit comme une attaque blessante contre l'administrateur de telles choses.

Notre "Ami" ne partage pas, nous l'espérons, l'opinion émise dernièrement par une certaine personne, depuis quelques années officiel et officieux; s'il en fut jamais: "qu'une chose juste et bonne même ne doit pas être demandée par des inférieurs à leur supérieur sans manquer au respect qu'ils lui doivent, parce qu'une telle demande comporte un acte de blâme contre le supérieur qui n'a pas jugé à propos de statuer de lui-même que telle chose serait ainsi." Avec de pareilles doctrines et avec de tels hommes il n'est pas surprenant que les choses aillent à pas de tortue dans la voie du progrès.

Quant aux inspecteurs d'école, personne ne peut disconvenir qu'il y aurait possibilité d'avoir un meilleur système d'inspection; nous n'avons cependant pas voulu accuser les inspecteurs d'aucune négligence; nous reconnaissons dans la plupart d'entre eux des hommes zélés, actifs et animés du meilleur désir d'avancer l'éducation. Leur sort est à l'instar de celui de l'instituteur, dans un état des plus précaires, et nous pensons qu'ils sont plus à plaindre qu'à blâmer. Avec un salaire de \$500 à \$700, avec l'obligation de visiter 80 à 100 écoles, et au delà, et deux fois par année, combien reste-t-il pour le soutien d'une famille? guère plus de \$100. Il n'est pas étonnant après cela que les

visites soient généralement faites à la hâte et que MM. les inspecteurs ne puissent fournir certains renseignements qu'il serait utile de faire connaître. Il nous semble que, pour être juste à leur égard, on devrait les obliger à ne visiter les écoles qu'une seule fois l'année, et, en revanche, à mieux soigner les affaires monétaires des municipalités.

Quant à l'idée qu'entretiennent certains hommes; que la *Semaine* a été fondée dans le but de faire opposition au *Journal de l'Instruction publique*, et qu'elle peut lui nuire, elle est ridicule à l'extrême. Croire que trois instituteurs ont eu la pensée de faire opposition à un journal soutenu par un vote annuel de la Législature de \$1800, rédigé par un des premiers hommes du pays, le Surintendant de l'Éducation lui-même, propagé par MM. les inspecteurs, patronné par des professeurs zélés, etc., est absurde! Qui pensera un instant que nous ayons eu la folle prétention de supplanter un tel journal? On feint de le croire, mais c'est un prétexte pour blâmer.

Si la *Semaine* eût été fondée par tout autre que par des instituteurs, les hommes qui nous blâment, et qui nous verraient tomber avec plaisir, seraient les premiers à crier à notre dévouement généreux, à notre noble initiative. Mais on ne peut souffrir que trois instituteurs aient eu la hardiesse de lever la tête, de regarder autour d'eux et de dire leur façon de penser sur tous les maux qui les environnent et qui les touchent de près.

La *Semaine*, loin de nuire au *Journal de l'Instruction publique*, est un auxiliaire nécessaire à ce journal. Le *Journal de l'Instruction publique* est envoyé en France, en Belgique, aux États-Unis, etc.; beaucoup de faits qui ont besoin d'être connus ici, en Canada, ne peuvent l'être à l'étranger; de là la nécessité de la publication de la *Semaine*.

D'ailleurs, l'existence du *Journal de l'Instruction publique* est assurée; il est apprécié, recherché: le nombre des abonnés augmente chaque année, les instituteurs et institutrices le reçoivent avec empressement et profitent des précieux renseignements qu'il contient; mais une autre feuille ne pourrait-elle pas vivre en même temps? Pourquoi cette opposition à notre journal, qui est plus grande que notre "Ami" ne le pense peut-être, car depuis longtemps le bruit en est venu à nos oreilles.

Si notre "Ami," par malheur, n'est pas content de ces explications, qu'il nous le dise: nous lui donnerons d'autres détails plus au long.

RÉSUMÉ HISTORIQUE des travaux de l'Association des Instituteurs en rapport avec l'École Normale Laval, depuis 1857 jusqu'à 1864 inclusivement.

(Suite.)

(Séances des mois de mai et août 1863, et janvier, mai et août 1864.)

Sujet de discussion :

“ Quelle est la meilleure méthode pour améliorer l'écriture des élèves ? ”

Prisent part à la discussion : M. le Principal, MM. Lacasse, Thibault, Dufresne, Lafrance, Bardy, Létourneau, Deguise, Gilbert, Cloutier, Tardif, McSweeney et Ryan.

Il fut unanimement décidé de répondre comme suit aux diverses questions posées par M. le Principal :

1°. Quand les enfants doivent-ils commencer à écrire ?

Rép. Aussitôt qu'ils commencent à lire.

2°. Est-il mieux qu'ils commencent sur l'ardoise ou sur le papier ?

Rép. Sur l'ardoise.

3°. Doivent-ils d'abord écrire avec le crayon ou avec la plume ?

Rép. Avec le crayon, afin d'apprendre la manière de commencer et de former les lettres.

4°. Quelles sont les plumes les plus avantageuses pour les enfants ?

Rép. Les plumes d'acier un peu molles.

5°. Qu'est-ce que l'on doit d'abord leur faire tracer ?

Rép. Des barres ; puis les éléments des lettres ; ensuite les lettres minuscules, d'après les difficultés qu'elles présentent, à peu près dans l'ordre suivant : *i, z, n, m, v, w, r, o, c, e, a, s, x, t, l, b, j, g, h, d, f, p, q, y, k, z* ; enfin les majuscules.

6°. Doit-on les faire écrire sur une seule ligne, ou entre deux lignes ?

Rép. Entre deux lignes, même (en commençant) pour la *fine*. L'expédiée sur une seule ligne.

7°. Est-il préférable que le maître écrive lui-même les exemples ?

Rép. Non, il est mieux de donner des exemples imprimés.

8°. Est-il mieux pour les enfants d'avoir les exemples en tête des pages ?

Rép. Oui, si le cahier est court ; s'il est un peu long, il est mieux que les exemples soient sur des bandes de papier, que les enfants puissent descendre à mesure qu'ils écrivent.

9°. Doivent-ils copier longtemps les mêmes exemples ?

Rép. Pas assez longtemps pour qu'ils s'en dégoûtent, surtout les barres. Ils pourront y revenir quelques jours plus tard.

10°. Que doit faire l'Instituteur pendant le temps consacré à l'écriture.

Rép. Il doit se tenir de temps en temps en avant de sa classe pour exercer une surveillance générale sur la position du corps, de la main, du cahier, et sur la tenue de la plume ; mais le plus souvent, il doit parcourir les tables, et voir tour-à-tour ses élèves, pour leur faire remarquer les défauts de leur écriture ; il faut aussi répéter de temps en temps à toute la classe les principes de la calligraphie.

11°. Est-il à propos de faire écrire les élèves souvent et longtemps à la fois.

Rép. Au moins une fois tous les jours, et pendant une demi-heure. Il faut encore exiger que tous les devoirs soient écrits avec soin.

12°. Comment le maître accoutumera-t-il les enfants à incliner convenablement leur écriture ?

Rép. Par des lignes parallèles auxquelles on donne la même inclinaison que l'exemple en tête du cahier.

13°. Comment le maître habituera-t-il les enfants à espacer convenablement leurs lettres et leurs mots ?

Rép. Par des lignes verticales indiquant la distance entre les lettres et les mots.

14°. Que doit faire le maître des vieux cahiers d'écriture ?

Rép. Il conservera le premier et le dernier de chaque semestre jusqu'à l'époque de l'examen pour constater les progrès qu'il aura fait faire aux enfants.

15°. Comment accoutumer les enfants à tenir leurs cahiers propres ?

Rép. Il faut exiger que les enfants aient les mains bien nettes ; qu'ils aient toujours un morceau de papier sous la main en écrivant ; qu'ils ne prennent pas trop d'encre avec leur plume ; que les encriers soient fixés sur la table et placés, autant que possible, à la droite des enfants ; qu'ils aient tous une feuille de papier *ward* pour étancher leurs cahiers avant de les fermer, et que les cahiers ne soient pas trop longs.

16°. Qu'est-ce qu'on entend par écriture *posée* et par écriture *expédiée* ?

Rép. On entend par écriture *posée* celle qui se fait lentement, dont la pratique a pour but spécial la conformation régulière des lettres, l'espacement convenable, et dans laquelle on applique strictement toutes les particularités des préceptes de la calligraphie. On l'appelle communément écriture d'écolier.

Par écriture *expédiée* on entend celle qui se fait couramment et dans laquelle chacun des mots s'écrit, généralement d'une seule course. En pratiquant cette écriture, on doit s'efforcer d'observer autant que possible

les principes ordinaires de la calligraphie. C'est l'écriture de bureau.

17°. Quand et comment doit-on pratiquer chacune de ces écritures ?

Rép. L'écriture *posée* doit se pratiquer dans les premières leçons et se continuer jusqu'à ce que la main des enfants soit bien formée.

Les exercices de ce genre, qui se font généralement pour le mouvement des doigts, se composent de caractères ou exemples gradués, placés au haut d'une page du cahier, que l'on répète jusqu'au bas de cette page.

L'écriture *expéditive* doit se pratiquer après une longue habitude dans l'écriture *posée*, et encore cette dernière ne doit jamais être abandonnée entièrement ; c'est pourquoi le maître devra y faire revenir les élèves de temps en temps. Dans l'écriture *expéditive*, on doit s'appliquer à écrire couramment, de préférence avec le mouvement de la main, sans s'arrêter avant la fin des mots. On pratique d'abord les liaisons entre les différentes lettres, en écrivant plusieurs fois les mêmes mots, choisis à cet effet, ou les mêmes lettres rangées dans l'ordre alphabétique, puis l'on copie tous les jours, pendant la leçon d'écriture, quelque partie *suivie* du livre de lecture ; l'on s'exerce aussi à écrire sur du papier non réglé.

18°. Quels sont les défauts à éviter dans ces écritures et comment faut-il les éviter ?

Rép. Les défauts à éviter dans ces sortes d'écritures sont : la longueur insuffisante des têtes et des queues des lettres ; le manque d'uniformité dans la hauteur des autres lettres ; la pente irrégulière, et beaucoup d'autres défauts qu'il serait trop long d'énumérer. On évite ces défauts en indiquant, 1°. par des lignes horizontales, la hauteur des lettres longues ou courtes, 2°. par des lignes obliques, la pente des lettres, 3°. par des lignes verticales, l'espacement des lettres et des mots. On doit aussi faire remarquer aux enfants la mauvaise forme des boucles, l'irrégularité dans les pleins, la reprise des liaisons, etc. ; corriger exactement toutes les fautes et en marquer le total au bas de chaque page ; partager la classe en groupes de dix à douze élèves, afin de pouvoir exercer sur chacun une surveillance suivie.

A sa séance du mois de mai 1863, l'Association fonda quatre prix d'écriture pour lequel ont droit de concourir tous les élèves des instituteurs membres de l'Association.

Voici les conditions exigées, telles que modifiées au mois d'août 1864 :

1°. Donner avis au moins un mois d'avance du désir de concourir en calligraphie ;

2°. Copier d'une main courante le texte qui sera transmis, quelques jours avant l'as-

semblée subséquente, par le secrétaire de cette Association, et ne se servir pour cet effet que du papier timbré qui accompagnera le texte ;

3°. Mettre son nom au bas du papier (à droite), plier cette partie de la feuille et la cacheter.

Il a été résolu en outre de n'admettre à ce concours que trois élèves au plus par chaque école.

Afin que les élèves qui fréquentent des écoles dirigées par des institutrices, puissent jouir, ou à peu près, du même avantage, M. le Principal a bien voulu promettre que si MM. les inspecteurs, en visitant leurs districts d'inspection, recueillaient les meilleurs échantillons d'écriture et les lui faisaient tenir, il accorderait avec plaisir deux ou trois prix aux élèves qui auraient bien réussi.

(Séance du mois de mai 1864.)

Sujet à discuter :

"Enseignement de la tenue des livres."

Discutants : M. le Principal, et MM. Dufraigne, Lacasse, Lafrance, McSweeny et Ryan.

Ce qui suit fut unanimement adopté :

1°. Est-il utile d'enseigner la tenue des livres dans toutes les écoles ?

Rép. Oui, car la tenue des livres, consistant à mettre de l'ordre dans les comptes, est, par conséquent, utile à toute sorte de personnes.

2°. Quelle espèce de tenue de livres est-il à propos d'enseigner dans les écoles élémentaires, et dans celles d'un genre supérieur ?

Rép. On doit enseigner la tenue des livres en partie simple dans les écoles élémentaires, et dans celles d'un genre supérieur, les deux espèces de tenue de livres, suivant le besoin des élèves.

3. Quand faut-il commencer à enseigner la tenue des livres aux enfants ?

Rép. Aussitôt que leur intelligence est assez développée, et leur jugement assez formé pour en bien comprendre les principes : il faut aussi qu'ils sachent suffisamment lire et écrire, qu'ils aient vu, au moins, les quatre règles simples et composées.

4°. Quelle méthode est-il préférable d'adopter pour la tenue des livres ?

Rép. Il faut 1°. expliquer aux enfants les principes de la tenue des livres, 2°. leur faire appliquer ces mêmes principes sur le tableau noir par des entrées de toutes sortes, 3°. leur donner chaque jour des devoirs à faire à la maison et les corriger en classe le lendemain, 4°. leur faire entrer dans des cahiers les différents ~~sets~~ qui se trouvent dans les auteurs les plus suivis : tels que Morrison, Fulton &c. ; 5°. leur faire rendre compte de temps en temps de toutes les transactions qu'ils auront ainsi ~~entrées~~ dans leurs cahiers.

Biographie des auteurs morts de faim.

(Suite et fin.)

Butler, dans son poëme d'Hudibras, avait fait une satire ingénieuse et piquante des partisans enthousiastes de Cromwell, et avait ainsi servi la cause de Charles II. Ce prince citait souvent cet ouvrage et en savait plusieurs morceaux par cœur.—Vous croyez peut-être que l'auteur en recevait une pension considérable ?—Vous vous trompez: Butler vécut et mourut pauvre. Un de ses amis fut obligé de faire les frais de son enterrement.

Chatterton, que les Anglais regardent aujourd'hui comme un de leurs plus grands poètes, s'est tué de désespoir. Il n'avait pas encore dix-huit ans. En 1770 il vint à Londres, où il espérait trouver quelques ressources, soit en copiant les ouvrages des auteurs, soit en corrigeant leurs épreuves. Ses espérances ayant été trompées, il s'empoisonna. On a su depuis que souvent il avait manqué de pain, et qu'il regardait comme un mets délicieux une tourte de deux sous.

A l'âge de vingt et un ans, la pauvreté de Linné était telle qu'il manquait souvent des choses les plus nécessaires à la vie, et qu'il était réduit à se servir de vieux souliers qu'on avait jetés comme hors d'usage, et qu'il ramassait lui-même avec des morceaux de carton. Cependant, à cette époque, on admirait ses connaissances en botanique, et il mettait en ordre les matériaux de sa *Bibliotheca botanica*.

Wondel, le Shakespeare de la Hollande, après avoir vécu longtemps du mince produit d'une boutique de bas, mourut de besoin à l'âge de quatre-vingt-dix ans. Ses obsèques offrirent un spectacle singulier: son corps était porté par quatorze poètes aussi pauvres que lui.

Le savant Alde Manuce se rendit insolvable en empruntant une modique somme d'argent pour faire transporter sa bibliothèque de Venise à Rome, où il était mandé. La vente de cette bibliothèque ne put le tirer de la misère.

Bentivoglio, quoique cardinal, ne put échapper à la pauvreté qui poursuit les gens de lettres. Il tomba vers la fin de ses jours dans une extrême indigence, et, après avoir vendu son palais pour satisfaire à ses créanciers, il ne laissa en mourant, à ses héritiers, que la réputation que ses ouvrages lui avaient faite.

Winkelman fut obligé de se faire maître d'école dans un village; et, comme il le dit lui-même, tandis qu'il enseignait l'A-B-C à des enfants couverts de teigne et de gale, il cherchait le beau, et méditait sur les morceaux sublimes de Platon et d'Homère. Il

se nourrissait presque toujours de pain et d'eau, et faisait souvent quarante lieues à pied pour voir un tableau ou une statue.

Xylander vendit, pour une somme très-mo-dique, sa traduction latine de *Dion Cassius*; le libraire ayant exigé des notes, notre savant les fit et les lui vendit pour un dîner. Son extrême pauvreté, et les travaux non interrompus auxquels il était forcé de se livrer pour vivre, lui firent contracter une maladie dont il mourut à l'âge de quarante-quatre ans.

Je ne sais quel homme de lettres disait: "La Bastille ne vient pas, et je ne sais comment payer mon terme qui va échoir." C'était une ressource pour les gens de lettres que cette Bastille que l'on a détruite d'une manière fort irréfléchie. Quelle chère ils y faisaient! Marmontel eut le bonheur d'y être admis pour une parodie fort ingénieuse dont il n'était pas l'auteur; et, quoique accoutumé à de très-bons dîners, il fut émerveillé de celui qui lui fut servi dans cette maison royale. "Bury (son domestique) m'invite à me mettre à table, et il me sert la soupe. C'était un vendredi. Cette soupe en maigre était une purée de fèves blanches, au beurre le plus frais, et un plat de ces mêmes fèves fut le premier que Bury me servit. Je trouvai tout cela très bon. Le plat de morue qu'il m'apporta ensuite était meilleur encore. La petite pointe d'ail qui l'assaisonnait avait une finesse de saveur et d'odeur qui aurait flatté le goût du plus friand Gascon. Je trouvai qu'on dinait fort bien en prison.

"Comme je me levais de table et que Bury allait s'y mettre (car il y avait encore à dîner pour lui dans ce qui me restait), voilà mes deux géôliers qui rentrent avec des pyramides de nouveaux plats dans les mains. A l'appareil de ce service en beau linge, en belle faïence, cuiller et fourchette d'argent, nous reconnûmes notre méprise; mais ne fimes semblant de rien; et lorsque nos géôliers ayant déposé tout cela, se furent retirés. Monsieur, me dit Bury, vous venez de manger mon dîner; vous trouverez bon qu'à mon tour je mange le vôtre.—Cela est juste, lui répondis-je."

Veut-on maintenant savoir en quoi consistait ce second dîner? Comme c'était un jour maigre, le gouverneur, par un trait de délicatesse exquise, avait ordonné que le philosophe fût servi en gras. On lui apporta donc un excellent potage, une tranche de bœuf succulent, une cuisse de chapon bouilli, ruis-selant de graisse et fondant, un petit plat d'artichauts frits en marinade, un d'épinards, une très-belle poire de créneau, du raisin frais, une bouteille de vin vieux de Bourgogne, le tout sans préjudice du café et des liqueurs. L'après-dîner, le gouverneur visita l'heureux

prisonnier et lui proposa un poulet pour son souper.

C'est ainsi que l'on était traité à la Bastille. Je ne parle pas de la bibliothèque, où l'on trouvait les meilleurs livres ; des promenades, où l'on respirait un air si pur ; et de la partie qu'on faisait le soir, chez le Commandant ou chez M. le Major. La Providence semblait avoir ménagé aux hommes de lettres cette aimable retraite, dans laquelle ils jouissaient d'un doux loisir si nécessaire à leur génie, et qu'ils cherchent en vain dans le tourbillon de la société. Aussi, sans parler de la *Henriade*, que de bons ouvrages sont sortis de la Bastille !

Il m'eût été très-facile d'ajouter beaucoup de noms bien connus à la liste des auteurs malheureux que je viens de citer ; mais il est temps de terminer un tableau aussi affligeant.

COLNET.

MOYEN D'ÊTRE HEUREUX.

ENSEIGNEMENT PUISÉ DANS LA NATURE.

“ Je ne sais comment faire pour me rendre heureux ”, disait, un beau jour d'été, un petit garçon au vieux Pierre :—“ Pierre, dit-il, vous êtes toujours heureux. Comment se fait-il que vous ayez vécu si longtemps, et que vous soyez si heureux ? Voulez-vous me l'apprendre, Pierre ? ” disait le petit garçon.

—“ Allez dans les champs, et l'on vous y dira comment on peut être heureux, ” répondit Pierre.

Aussitôt le petit garçon alla dans les champs, regardant le chemin et les bords de la route, les fleurs, les arbres, les oiseaux et les insectes qui bourdonnaient dans l'air ; mais il ne put rien voir qui lui parlât. Il entendit gazouiller et bourdonner ; mais rien ne lui disait comment il pouvait être heureux. Il revint vers Pierre tout en larmes, et lui dit : “ Rien, dans les champs, ne veut me dire comment on peut être heureux ”.

—Allez-y encore, répondit Pierre ; et, si rien ne vous parle, vous me direz ce que vous aurez vu.”

Le petit garçon y alla de nouveau. Il vit un ruisseau coulant au milieu des plus belles fleurs, et donnant, par son humidité, la fraîcheur et la vie aux plantes et aux herbes qui croissaient sur ses rives. Il écouta le doux murmure des eaux ; mais il n'y avait là aucune parole pour lui. Il vit aussi un moineau volant près de lui, et tenant un léger duvet à son bec ; mais le moineau ne lui parla point, et disparut bien vite. Notre petit garçon continua ses recherches, et il vit une araignée ourdissant sa toile entre les branches pendantes d'un érable. Il s'éloigna de l'araignée.

Il poursuivit sa route, et vit une abeille chargée de butin, et volant de fleur en fleur avec un léger bourdonnement. Un peu plus loin c'était une fourmi traînant un grain de blé. Mais notre petit garçon n'entendit encore aucune parole. Alors il revint trouver Pierre, et lui raconta ce qu'il avait vu.

—“ Retournez dans les champs ”, lui répondit Pierre.

Le petit garçon y retourna, et la première chose qu'il y vit fut un petit chien couché sur les vêtements de son maître ; et, quand le petit garçon fut près de lui, le chien se leva et commença d'aboyer. Le pauvre enfant effrayé, prit la fuite ; il marcha plus loin, et il rencontra une poule qui appelait sa jeune couvée, et tous ses petits poussins accouraient sous ses ailes. Mais rien ne parla à notre petit garçon, et il revint encore à Pierre.

—“ Je ne vois rien, lui dit-il, qui veuille me dire comment on peut être heureux. ”

—Allez encore dans les champs, répliqua Pierre.

L'enfant y retourna encore ; mais il était las d'y aller si souvent, et il se sentait fort triste, lorsqu'il entendit un bruit de coups répétés, comme si quelqu'un eût voulu attirer son attention. Il regarda, il vit un oiseau perché, frappant de son bec le tronc à demi-pourri d'un arbre ; c'était un pivert. Au-dessus était un écureuil qui cueillait des glands, et qui les portait dans un trou du même arbre. Notre petit garçon continua de marcher jusqu'à ce qu'il fût arrivé sur le bord d'une écluse et d'un étang : il y vit un animal qui coupait avec ses dents une branche d'arbre. La branche tombe dans l'eau, et disparaît dans un instant avec l'animal sous les flots. C'était un castor qui bâtissait son habitation.

Le petit garçon revint encore retrouver Pierre, et lui raconta ce qu'il avait vu.

—“ Hé bien ! toutes ces choses, mon enfant, lui dit Pierre, ne vous ont-elles rien appris ? ne vous ont-elles pas montré le chemin du bonheur ? ne paraissent-elles pas heureuses elles-mêmes ? ”

—“ Oui ”, répondit le jeune enfant.

—“ Et ne vous parlaient-elles pas ? ajouta Pierre. Quand vous vîtes le ruisseau donnant la fraîcheur et la vie aux fleurs qui étaient sur le rivage, ne semblait-il pas vous dire : “ Je fais le bien ? ” Quand vous vîtes le moineau portant une plume à son bec, ne semblait-il pas vous dire : “ Je prends soin des autres, et cela me rend heureux ? ” L'araignée, en formant sa toile, ne semblait-elle pas vous dire : “ Par mon travail je fournis à mes besoins, et cela me rend heureuse ? ” L'abeille retournant à sa ruche chargée du suc des fleurs, et la fourmi laborieuse tra-

nant son grain, ne vous disaient-elles pas, chacune à sa manière : " J'amasse pour l'hiver, et je suis heureuse ? " Le chien, en gardant les vêtements de son maître, ne vous disait-il pas : " Je suis utile et fidèle à mon maître, et je suis heureux aussi ? " La poule, par son bonheur à accomplir son devoir, ne vous disait rien ? Et le pivert en cherchant sa nourriture, et l'écureuil en garantissant la sienne de la pluie, et le castor en se mettant en garde contre un danger soudain, ne faisaient-ils pas des actions qui vous parlaient et qui vous apprenaient comment on peut être heureux ? ne semblaient-ils pas vous dire : " Mon enfant, soyez occupé, et vous serez heureux ! "

—Oui ! oui, répondit le jeune enfant, je crois que je comprends leur langage maintenant, et j'espère trouver le moyen d'être heureux. "

—" Vous connaissez l'A B C du bonheur, mon enfant, lui répliqua Pierre. "

Le petit garçon rentra chez lui, et se mit de suite à sarcler le jardin de son père. Il bêcha, sema, tailla les arbres. Il fit une petite voiture pour emporter les pierres, et amener l'engrais. Il cueillit les graines à leur maturité, et fit beaucoup d'autres choses. Son père, le voyant ainsi occupé, lui dit : " O William, vous êtes un heureux petit garçon ! "

Et il était heureux en effet.

Choix de pensées, de Vauvenargues.

Les fortunes promptes en tout genre sont les moins solides, parce qu'il est rare qu'elles soient l'ouvrage du mérite. Les fruits mûrs, mais laborieux de la prudence, sont toujours tardifs.

Le trafic de l'honneur n'enrichit pas.

Il n'y a guère de gens plus aigres que ceux qui sont doux par intérêt.

Nos plus sûrs protecteurs sont nos talents.

Les grandes pensées viennent du cœur.

La dépendance est née de la société.

Le fruit du travail est le plus doux des plaisirs.

Les gens du monde ne s'entretiennent pas de si petites choses que le peuple ; mais le peuple ne s'occupe pas de choses si frivoles que les gens du monde.

Le premier soupir de l'enfance est pour la liberté.

La vérité est le soleil des intelligences.

Rien ne dure que la vérité.

La prospérité fait peu d'amis.

Nous n'avons pas le droit de rendre misérables ceux que nous ne pouvons rendre bons.

Il est faux qu'on ait fait fortune, l'orsqu'on ne sait pas en jouir.

Le sentiment de nos forces les augmente.

Il faut entretenir la vigueur du corps pour conserver celle de l'esprit.

Il faut tout attendre et tout craindre du temps et des hommes.

Les méchants sont toujours surpris de trouver de l'habileté dans les bons.

Si toute notre prévoyance ne peut rendre notre vie heureuse, combien moins notre nonchalance !

Quiconque est plus sévère que les lois, est un tyran.

La clémence vaut mieux que la justice.

Nous querelons les malheureux pour nous dispenser de les plaindre.

La générosité souffre des maux d'autrui, comme si elle en était responsable.

Qui sait tout souffrir peut tout oser.

Il est bon d'être ferme par tempérament, et flexible par réflexion.

Le sot qui a beaucoup de mémoire, est plein de pensées et de faits ; mais il ne sait pas en conclure : tout tient à cela.

La patience est l'art d'espérer.

Il n'y a point de contradictions dans la nature.

Celui qui recherche la gloire par la vertu ne demande que ce qu'il mérite.

Il aisé de tromper les plus habiles, en leur proposant des choses qui passent leur esprit, et qui intéressent leur cœur.

Il n'y a rien que la crainte et l'espérance ne persuadent aux hommes.

La foi est la consolation des misérables, et la terreur des heureux.

La courte durée de la vie ne peut nous dissuader de ses plaisirs, ni nous consoler de ses peines.

L'utilité de la vertu est si manifeste, que les méchants la pratiquent par intérêt.

Rien n'est si utile que la réputation, et rien ne donne la réputation si sûrement que le mérite.

Il ne faut pas tenter de contenter les envieux.

Les dons intéressés sont importuns.

Lorsque notre âme est pleine de sentiments, nos discours sont pleins d'intérêt.

—Voici la liste des Présidents et des Vice-Présidents des Etats-Unis, avec la date de leurs installations :

1789.—George Washington et John Adams.

1797.—John Adams et Thomas Jefferson.

1801.—Thomas Jefferson et Aaron Burr.

1805.—Thomas Jefferson et George Clinton.

- 1809.—James Madison et George Clinton.
 1813.—James Madison et Eldridge Gerry.
 1817.—James Monroe et Daniel Tomkins.
 1821.—James Monroe et Daniel Tomkins.
 1825.—John Quincy Adams et John C. Calhoun.
 1829.—Andrew Jackson et John C. Calhoun.
 1833.—Andrew Jackson et Martin Van Buren.
 1837.—Martin Van Buren et Richard M. Johnson.
 1841.—William H. Harrison et John Tyler.
 1845.—James K. Polk et George M. Dallas.
 1849.—Zachary Taylor et Millard Fillmore.
 1853.—Franklin Pierce et William R. King.
 1857.—James Buchanan et J. C. Breckinridge.
 1861.—Abraham Lincoln et H. Hamelin.

—Dernièrement, un homme entrait tout effaré chez un des plus célèbres gargotiers du quartier latin.

Son air égaré, ses yeux tournant dans leur orbite, ses joues pâles, dénotaient assez que cet homme devait souffrir d'épouvantables douleurs. Enfin, il ouvrit la porte et poussa un cri féroce au milieu d'imprécations terribles, telles que celles-ci : Empoisonneuse, Brinvilliers, marchande d'arsenic, La voisine, etc., etc. Tout cela s'adressait à une servante, car la maîtresse était absente. Une voix partant de l'entresol vint interrompre ce chapelet de vérités.

—Eh bien ! Marianne, qu'est-ce qu'il y a donc en bas ?

—C'est M. P. qui se plaint de ce que vos diners lui ont donné le choléra.

—Il est bien difficile pour ses quinze sous ; à quoi prétendait-il donc ? Ne voulait-il pas que je lui donne la croix d'honneur !

(*Le Corsaire.*)

ALMANACH POLITIQUE.

AMÉRIQUE.

Canada.—L'hon. M. Macpherson a été élu pour représenter la division Saugeen.

Etats-Unis.—Ces jours derniers, le bruit courait à New-York que Richmond était au pouvoir des Fédéraux ; mais cette nouvelle n'a pas été confirmée.

L'armée confédérée stationnée à Stony Creek est évaluée à 70,000 hommes.

La destruction des propriétés par Sheridan, dans la vallée de la Shenandoah, a causé une grande excitation, et les Confédérés se pro-

mettent d'user de représailles quand ils passeront de l'autre côté du Potomac.

Les Confédérés ont repris Rome, paraît-il ; ils ont capturé 3,000 nègres.

Les généraux confédérés Hood, Wheeler, Forrest et Chalmers, ont remporté de grands avantages sur les armées fédérales.

A Allatoona, les Confédérés ont fait prisonniers le 14^e et le 15^e régiment de l'Illinois.

On s'accorde à penser que les victoires remportées sur les Confédérés par Sherman et Sheridan, à Atlanta et dans la vallée de la Shenandoah, rendent la réélection de Lincoln presque certaine.

Mexique.—Un combat a eu lieu dans l'Etat de Durango entre les bandes juaristes et un détachement de l'armée française qui stationne au Mexique. Les Français, au nombre de 512 environ, commandés par le colonel Martin, ont défait les républicains, sous le commandement du général Ortega. Ces derniers étaient au nombre de 5,000. Le colonel Martin a été tué. Les juaristes ont perdu 500 hommes.

Deux chefs d'un certain renom résistent encore : Porfirio Diaz, enfermé à Oajaca, et Artagea, qui a ramassé les débris de l'armée d'Uraga.

Les routes sont presque partout infestées de bandits.

On dit (?) que Juarez a abdiqué la présidence entre les mains d'Ortega.

L'empereur Maximilien est à Guanajuato ; il devait revenir à Mexico le 15 de ce mois.

EUROPE.

Angleterre.—Les journaux de Londres, entre autres le *Times*, s'occupent activement du combat qui devait avoir lieu en Irlande, dans le comté de Tipperary, entre Mace et Coburn ! Malheureusement, des circonstances indépendantes de la volonté des habiles rédacteurs de ces importants journaux, ont empêché nos deux braves antagonistes d'en venir à une lutte sanglante ! !

France.—M. Mercier, ambassadeur de France à Washington, doit remplacer M. Barrot à Madrid.

Prusse.—Le roi de Prusse a formellement reconnu la nouvelle dynastie de la Grèce.

La question danoise n'est pas encore définitivement réglée.

La Prusse veut laisser une armée dans le Jutland et obliger le Danemark à en payer les frais.

Russie.—Les fiançailles du prince héritier de Russie et de la princesse Dagmar, de Danemark, ont été annoncées officiellement.

Italie.—On dit que la convention franco-italienne ne sera ratifiée que quand le capitale de l'Italie aura été transféré à Florence.